

XYZ. La revue de la nouvelle

Carnivore

André Vanasse



Numéro 24, hiver–novembre 1990

L'étranger / l'étrangère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4142ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (1990). Carnivore. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (24), 63–64.

J'avais douze ans. J'étais beau. C'est ce que ma mère disait à tout venant. Elle me caressait des yeux. Et moi, je la vénérâis comme on vénère les dieux. Elle était tout pour moi. Nous nous aimions. Absolument. Elle disait « Ça va, mon toto? », puis elle passait sa main dans mes cheveux. J'éprouvais alors le sentiment d'être plus fort que Jacques-le-Matamore. Le monde était à mes pieds. J'étais heureux.

Un jour — c'était l'été, à Sainte-Adèle, au chalet, il faisait très chaud — ma mère m'a appelé. Je suis allé vers sa chambre. Innoemment.

Quand je suis entré, elle était recouverte d'un drap. Je n'ai jamais oublié le dessin imprimé sur le coton. C'était des fleurs. Elles étaient bleues. De la lavande, je crois. Elle m'a demandé de m'asseoir près d'elle. Je l'ai fait. Comme ça. Sans même y penser. Et tout à coup, j'ai compris que les choses ne tournaient pas rond. Sa respiration. On aurait dit qu'elle souffrait. Et cela m'a angoissé. J'ai eu peur.

Elle a sorti son bras du drap. Et j'ai vu — l'ai-je vu ou su? — qu'elle était nue. Mon cœur s'est mis à battre dans ma poitrine. Et alors maman m'a dit, d'une voix sourde, d'une voix qui n'était plus la sienne: « Et comment il va, mon toto? » J'ai mis une fraction de seconde à lui répondre. Il me semblait que j'étouffais. Puis est sorti un lambeau de phrase, quelque chose qui ressemblait à: « Ça va... » Elle a fait mine de rien. Elle a passé sa main dans mes cheveux. Je me suis senti mal parce qu'elle a laissé voir son sein en étirant le bras. J'ai paniqué. Mon cœur s'est mis à faire boum-boum-boum dans ma poitrine. J'étais figé. On aurait dit qu'il y avait de la vapeur dans mes pensées. Des vapeurs acides qui m'agressaient les narines.

Ce n'est que beaucoup plus tard que je me suis rappelé qu'elle avait des veines bleues sur les seins et que ses aréoles avaient la rugosité des cratères lunaires. Je me suis souvenu aussi que plus bas, au fond des draps, il y avait une bête noire, une fleur carnivore qui s'ouvrait baveuse, vénéneuse et laissait voir ses intérieurs rosés.

J'ai surtout entrevu — elles étaient cachées, mais comment aurais-je pu ne pas voir leur reflet d'ivoire? — des centaines de dents recourbées comme celles que montrent les serpents...

J'avais douze ans. Puis cent. **XYZ**

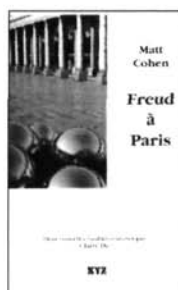
« En traduction »



deux nouvelles inédites
traduites par Claire Dé

Matt Cohen

*Freud
à
Paris*



96 p., 12,95 \$

— Quand j'étais jeune fille, je voulais être Elizabeth Taylor, mais ensuite j'ai découvert Richard Burton.

— Et c'est alors que vous avez voulu devenir ce dernier?

— Non, je veux dire que j'ai découvert qu'il la détruisait.

— Dans vos sculptures, on dirait que vos figures ne font pas simplement l'amour, mais aussi qu'elles se battent pour atteindre une certaine suprématie. Est-ce votre vision seulement de Richard et d'Elizabeth ou des relations sexuelles en général?

— Seigneur, on ne vous appelle pas Freud pour rien.